

Le Monde

Ding, ding, dong, Berlioz est ressuscité !

LE MONDE | 26.08.2013

Par Marie-Aude Roux (La Côte-Saint-André (Isère))



Arriver dans une calèche au château féodal de Bressieux, par un après-midi de 22 août déjà automnal, est un moment délicieux. C'est à quelques lieues de La Côte-Saint-André, ville natale du compositeur Hector Berlioz (1803-1869), que le Festival Berlioz a décidé de faire revivre, en cette journée inaugurale, les métiers

du Dauphiné tels qu'en l'enfance du compositeur. De la quenouille laineuse au beurre de baratte, du geste auguste du vanneur à l'huile de noix fraîchement pressée, des braises du charron à la pierre aiguisée du rémouleur, le public vaque à l'envi, entre deux prestations des musiciens du bal folk qui chantent, jouent et dansent, musiques traditionnelles des Alpes du Sud, du Massif central, des Alpes du Nord et du Centre de la France.

Le clou des festivités est attendu pour la nuit : la fonte de deux cloches (une de 600 kilos, l'autre de 320) réalisée par le fondeur André Voegele selon le savoir-faire ancestral de la famille Bollée. Foin des clochers ou des beffrois, les deux demoiselles rejoindront bientôt l'orchestre de la *Symphonie fantastique* pour sonner, selon le désir berliozien, le glas de minuit précédant le "Dies Irae" du *Songe d'une nuit de sabbat*. En contrebas des ruines féodales, des trous et tranchées creusés à même le sol forment le récipient d'un mélange de cuivre et d'étain porté à plus de 1 200 degrés : à 23 heures, le ballet des hommes en tenue ignifugée entrera en action, le temps d'une fusion de quelques minutes dans une voltige d'escarbilles.

Non moins incandescent est le "Beethoven Project" proposé le lendemain par le pianiste François-Frédéric Guy : l'intégrale des trente-deux sonates jouée chronologiquement en neuf concerts et dix jours. Le coup d'envoi a été donné le 23 août avec les trois sonates de jeunesse de l'Opus 2 dédié à Haydn – n° 1 en *fa* mineur, n° 2 en *la* majeur, n° 3 en *ut* majeur. Sur le fond du chœur de la petite église Saint-André qui porta Berlioz sur les fonds baptismaux, l'ombre bleue d'un Christ en lévitation, double fantastique de celui cloué sur la croix au-dessus de l'autel.

NOSTALGIES PRÉMONITOIRES

C'est à la densité de cette ombre bleue, entre promesses fulgurantes et nostalgies prémonitoires, que s'attache le piano polyphoniquement jouissif de François-Frédéric Guy. Curieux comme le "Menuetto" de la *Première sonate*, puis certains accents de son "Prestissimo" final, évoquent irrésistiblement Schubert, comme le chemin expressif du "Largo Appassionato" de la *Deuxième sonate* appelle déjà le mouvement lent du fameux concerto *L'Empereur*. Le talent de François-Frédéric Guy éclate dans la maîtrise absolue du corpus beethovénien porté par une conception globale et visionnaire.